

le monde libertaire

rédaction
administration
3 rue ternaux
75011 paris
tel: 805 34.08
ccp publico
1128915 paris

N° 305 JEUDI 15 MARS 1979 4 F

Organe de la Fédération Anarchiste

hebdomadaire

(Adhérente à l'Internationale des Fédérations Anarchistes)

Editorial

Vivre

Un petit peu partout dans le pays le ras-le-bol s'installe. C'est bien ainsi. Et ce qui importe réside moins dans le fait qu'il s'agisse ici ou là de luttes de sauvegarde, sauvegarde de l'emploi, sauvegarde des avantages acquis ou catégoriels, mais de luttes qui s'inscrivent dans un processus ou plutôt une ambiance de dégradation sociale qu'imposent conjointement gouvernement et patronat. C'est le raidissement de ceux-ci à travers leur politique d'austérité, de la réorganisation de leur source de profit, qui crée ce climat naturel d'inquiétude au sein de la population, voire ses révoltes comme dans la région du Nord.

Face à cette situation, nous ne pouvons que constater les limites fixées par la concertation, cette politique tarte à la crème, pour museler les espoirs des classes laborieuses. Rares sont les périodes où toutes les organisations syndicales ont autant freiné la combativité des travailleurs et, en définitive, s'inscrivent à leur façon dans ce contexte de paix sociale que souhaitent les possédants pour perpétuer leurs méfaits. Rien n'a jamais si bien réuni Bergeron, Maire et Ségué dans leur politique syndicale de « stop and go », du pas en avant et du pas en arrière. Bien mal à l'aise sont ces militants de base qui ressentent en ces circonstances le poids du ventre mou de leurs confédérations.

Les « partenaires » sociaux (partenaire, un mot qui reluit) ne veulent pas provoquer l'étincelle de la catastrophe. Par peur! cette peur qui colle à la peau des permanents syndicaux installés dans la routine de la mini-contestation, pardon mini-concertation, légalisée. Par trop réformiste et par trop inféodé à passer le relais revendicatif aux stratèges politiques, le syndicalisme actuel préfère pratiquer la politique de l'autruche, courber le dos et attendre des jours meilleurs pour bricoler sa petite revendication d'un sou d'augmentation!

Pourtant, et ceci explique sans doute cela, nous sommes dans une situation sociale pour le moins tendue où tout peut arriver... ou ne pas arriver. Dans le nord, les populations concernées n'acceptent plus d'être les pantins pour lesquels, d'un seul coup, on décide de bazarder leurs emplois. Dans les PTT, les centres de tri se mettent en grève à partir, certes d'un cas particulier, mais dont la valeur symbolique ressemble fort à celle des travailleurs sidérurgiques. A la SFP, à la SNCF, dans les assurances, les banques, etc., la liste est longue et les luttes nombreuses dans des secteurs ou des entreprises moins connus du grand public. Partout les mêmes motifs : fermeture d'usine, cessation de paiement ou réduction d'emploi pour cause de rentabilité. Et aux syndicats d'apaiser la situation, de la réduire ou de la minimiser, voire de parler d'autre chose, tel la FEN par exemple, alors que là-aussi, dans l'enseignement public, on lance de nouvelles réformes tandis que d'importants problèmes d'emploi subsistent.

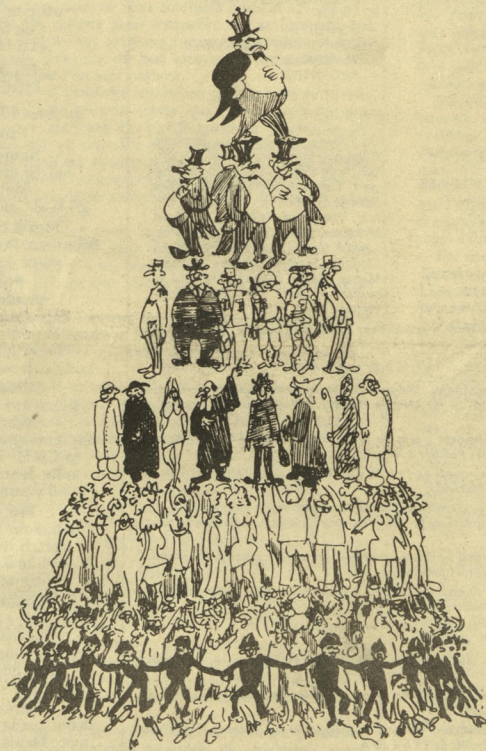
Le plan Barre, les restrictions patronales, tout le monde en a assez! A une situation de crise, il faut répondre par des propositions nouvelles, novatrices. Briser les chaînes d'un système qui fait du travailleur un être exploité, humilié, à la merci des avatars et désidérata d'intérêts qui lui sont contraires. Il faut refuser de tourner en rond en considérant que la situation est irréversible, non modifiable. A l'égoïsme des possédants, répondre par l'intelligence et la responsabilité individuelle et collective des travailleurs dont il dépend, d'eux seuls, à prendre leurs destinées en main. En un mot, réapprendre à VIVRE.

A lire en page 8

ENTRETIEN AVEC ARRABAL

réalisé par le groupe
Victorine B. de la F.A.

ÉCRASONS CE SYSTÈME avant qu'il nous écrase



Il faut casser le système politique et économique ou il nous écrasera

La semaine dernière a été fertile en événements qui ont rempli la première page de nos quotidiens. Nous avons d'abord assisté à un nouveau numéro du cirque parlementaire, puis à l'affrontement des travailleurs contre la police à Denain. Je sais bien que les crises politiques sont sans grande importance lorsqu'elles ne sont que des gesticulations de la classe politique pour accéder aux délices du pouvoir. Elles laissent indifférents ceux qui, comme nous, pensent que seule une transformation profonde de l'économie peut améliorer les conditions d'existence des travailleurs. Mais ces crises politiques

requièrent toute notre attention lorsqu'elles sont la conséquence et le reflet de crises économiques qui conduisent les pouvoirs publics à aggraver le sort des salariés. Or la crise politique larvée à laquelle nous assistons, doit d'autant plus retenir notre attention qu'elle procède des deux facteurs auxquels j'ai fait allusion plus haut, et qui sont l'exaspération des ambitions parlementaires qu'elle suscite et la manipulation de la production et de la distribution à laquelle se livre le gouvernement pour répartir le revenu national de façon à ce que la classe dirigeante n'en fasse pas les frais.

Chirac, une fois de plus, a joué les matamores en réclamant la convocation du Parlement. Pour condamner le gouvernement Barre, il s'est servi d'arguments définitifs qu'il aurait pu pêcher dans *Le Monde Libertaire* et Barre, lui, a répondu en alignant tous les arguments logiques d'une classe dirigeante qui n'entend pas voir toucher aux « avantages acquis » par la bourgeoisie au cours des dizaines d'années de domination sur le pays. Dé-

magogie du chiraquisme, petite monnaie des grands desseins du général De Gaulle! Obstination de Barre, accroché à une économie libérale dépassée par la formidable explosion économique qui a été le privilège de l'Europe pendant un siècle et qui, aujourd'hui, déborde sur tous les continents! Qu'il y ait des différences entre les programmes que proposent Chirac ou Barre de façon à étaler les répercussions de la crise, je le veux bien!

Il ne s'agit pas de différences de nature, mais des différences de méthode. Bonnet blanc, blanc bonnet, aurait dit cette vieille fripouille de Ducloux au temps où il hantait la buvette du Palais-Bourbon. Mais où voit-on de « l'alternance » dans ces méthodes différentes de faire payer les pauvres au profit des riches? Barre, qui saisit bien le mouvement économique européen et

(suite page 5)

FOP 25 20

Il faut casser le système politique et économique, ou il nous écrasera

(suite de la page 1)

mondial, prétend qu'insérer des capitaux frais dans les industries ne donnera de résultats que si ces industries ont des clients sur les marchés internationaux et que cette politique peut être catastrophique si ces industries sans clients et à grosse production sont contraintes au stockage, ce qui, au bout d'un temps, relancerait la crise, et Giscard, qui pense comme lui, a pris son baton de pèlerin et démarche à l'étranger. Hélas, la concurrence des autres industries nationales est sévère et les nations entendent de plus en plus réduire leurs importations et développer leurs exportations. La quadrature du cercle, qu'il Chirac, lui, table sur l'investissement massif aux industries de fabrication, c'est-à-dire aux industries rentables, mais cette politique qui, arrivée au marché

Elle se bat, elle cogne, elle tire même, contre tout ce qui est la représentation d'un pouvoir qui, un an après les élections, s'apprête à lui faire payer le prix des promesses électorales. Elle a raison et elle a tort!

Elle a raison de se battre, car cette bourgeoisie merdeuse est sensible à la crainte. Elle a raison de se battre car alors elle entame cette citadelle de cinquante ans où l'économie capitaliste abrite ses méfaits. Elle a raison de se battre, car c'est dans les luttes que les vertus annihilées par le médiocre confort petit-bourgeois, se réveillent! Mais elle a tort de croire que ces luttes feront plier la classe dirigeante. Barre, Chirac ? Chirac, Barre ou les autres d'ailleurs, ils sont pris à la gorge par la logique de l'évolution. Ils essaieront de gagner du temps, ils plieront pour mieux s'arc-bouter sur leurs jarrets, puis ils rebondiront à la première occasion. Lutte pour l'emploi, lutte pour les salaires, lutte pour les conditions de travail plus humaines... ouil Dans le



se trouve devant le même problème que celle de Barre pour l'écoulement des marchandises, à un autre inconvénient, celui de bloquer le marché intérieur en biens d'équipement qui, s'ils ne sont pas productifs, ont tout de même l'avantage de faire circuler l'argent à l'intérieur du pays et par conséquent de fournir du travail. En réalité, pour me servir d'une expression que j'ai déjà utilisée, ces gens-là passent leur temps à changer les meubles de place dans une maison trop petite pour contenir toute la population, et quels que soient leurs efforts, ils se heurtent aux murs qui refusent, eux, de se laisser manipuler comme des hommes!

Ce cirque parlementaire n'a plus de prise sur une population qui sent l'angoisse la saisir. Bien sûr, elle ne se livre pas à de savants calculs et elle absorbe sans toujours les comprendre, ceux que lui expliquent ses quotidiens, mais d'instinct elle sait qu'elle n'en sortira pas et elle se bat! Elle se bat sans véritable projet, avec simplement l'idée qu'elle n'est pour rien dans ce merdier, qu'elle a besoin pour vivre de travailler pour se nourrir, et qu'après tout, après avoir évalué ses besoins, c'est aux autres, à ceux qui n'ont rien su prévoir de la sortir de cette impasse.

Maurice JOYEUX

Grèves

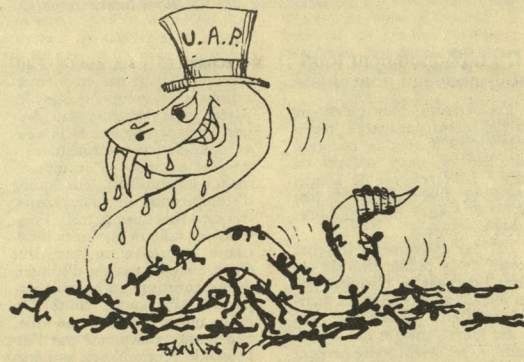
DES ASSURANCES ET... DES PROMESSES

L'explosion de colère des cols blancs survenue en février a fait tressaillir les bonnes âmes du monde des affaires. Le patronat qui exerce des pressions continues sur les employés au moyen de brimades personnalisées assorties du chantage au licenciement, s'est mis à déclamer des tranches d'innocence, de

pureté et de bon vouloir impuissant. Usant d'une autre partition, il s'est voulu menaçant, déclarant à qui mieux-mieux qu'il ne céderait à aucun prix aux pressions exercées par les travailleurs... Ceux-ci ont fait grève, occupé les locaux, manifesté et... le patronat a cédé, une brèche a vu le jour.

sera peut-être prononcé par des patrons, prochainement, face à des travailleurs en colère.

tale, tel au GAN-Laffitte avec de véritables commandos musclés de la direction, armés de barres



La preuve d'un précepté

Le 31 janvier, 12 000 travailleurs des assurances manifestent devant le siège de la FFSA pour demander que disparaissent les salaires inférieurs à 2 600 F/mois, pour une prime de 1000 F de rattrapage pour tous, 400 F d'augmentation de salaire et la semaine de travail réduite à 35 h. A ces revendications générales viennent s'ajouter des revendications propres à chaque compagnie.

Les décisions patronales développées par M. Tassin, président de la FFSA, relevaient de la provocation, tant par leur contenu que par la forme qu'elles empruntèrent, c'était se foutre des employés d'assurance. Les représentants des centrales ouvrières refusèrent de cautionner de tels agissements et... invitèrent les manifestants à retourner dans leur compagnie pour « poursuivre l'action ».

Le 6 février, ce sont 18 000 travailleurs qui se réunissent et, cette fois, bien décidés à obtenir satisfaction. Le ton monte, les injures fusent à l'égard du patronat, les premières grèves sont déclenchées, suivies très majoritairement par le personnel. Le 16, de nouveau, plusieurs milliers de manifestant viennent grossir le lot des « boîtes dites en grève ». Le 21, une grève de 24 h est décidée à la St-Paul, le GECO/STAC, au BCP, à la Transcontinentale, qui viennent grossir le nombre des entreprises en lutte (UAP, AGF-Favart et Drouot, La Tour Défense, le GAMF, la CNA, La Providence, la Winterthur, la Mutualité Industrielle, la CIAM, la MGF, le GAN, le groupe VIA, le Secours, La Tour-Assur, le cabinet Mas-sabuau). La plupart des grèves se font avec occupation des locaux, piquets de grèves, etc. A cette date, le tiers de l'effectif global de la profession était en grève (allant du simple débrayage à l'occupation).

Des patrons de compagnies privées, sous la pression, ont cédé en accordant des primes de rattrapage, des augmentations de salaire, des réductions du temps de travail, le paiement en tout ou partie des heures de grève, en portant le salaire minimum de 2100 F/mois sur 12 mois à 2500/mois sur 13 mois et demi.

L'entrave

Au niveau des sociétés nationalisées, c'est la répression bru-

de fer et de chalumeaux, au GAN Paradis où la police expulse les grévistes, à l'UAP où les non-grévistes travaillent sous la « protection » des vigiles musclés et une protection extérieure assurée par la police. Les lettres recommandées pleuvent, l'une promet le licenciement, l'autre la mutation, le tout accompagné par la marche des huissiers qui ne savent plus où donner du constat.

Le 6 mars, après d'autres manifestations « officielles », une manifestation spontanée s'organise devant la FFSA suivie de l'occupation de la Chambre patronale, la tension est extrême, les manifestants parlent de balancer le matériel par les fenêtres... lorsque les patrons acceptent de négocier, mais à condition que les locaux soient évacués. Après concertation, l'évacuation se fait, les représentants syndicaux CFDT, CGT, FO sont reçus et se virent proposer une date ultérieure de négociations! Lorsqu'ils rejoignent leurs commandos dans la rue pour leur communiquer l'info, les vigiles musclés introduits par le patronat bloquent le portail d'entrée. Le tour était bien joué, mais la farce un peu saignée.

Ceux qu'on use quotidiennement

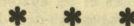
A ce jour, le centre ordinaire du groupe VIA est toujours occupé jour et nuit par les grévistes. Le Nord a son piquet de grève fidèle au poste, passant le cap du mois de grève totale allègrement. Les grévistes du GAN entament leur 6^e semaine d'occupation, l'UAP est en ébullition et les autres se tiennent prêts!

Dans les jours prochains il faut s'attendre à une montée de la colère et personne, ni les organisations syndicales, ni le patronat ne peuvent estimer l'ampleur et la violence que prendront ces combats.

Les travailleurs de l'assurance savent que les patrons peuvent payer, ils vont devoir payer ou alors... Paris pourrait bien s'inscrire dans la suite logique de Longwy...

Dans l'Assurance tout est possible maintenant, et il y a tant d'Aurores qui n'ont pas encore lui.

Bernard LE HYARIC



ENTRETIEN AVEC ARRABAL

A la générale du *Roi de Sodome*, un chef-d'œuvre de la dérision à ne pas manquer au « Café d'Edgar », j'avais demandé à Arrabal s'il acceptait de s'entretenir avec le groupe Victorine B. de la F.A. pour *Le Monde Libertaire*. Spontanément, il me l'avait promis. Ce fut chose faite à son retour des U.S.A. via l'Espagne. Son accueil chez lui est des plus libertaire, arrosé de café, et en présence d'une femme sympathique.

Comme disait l'autre, Pascal je crois, et pas tout à fait dans ces termes : « On s'attendait à trouver un auteur, on est heureux de rencontrer un homme ».

M.-M. H.

M.-M. H. — Si je viens vous entretenir au nom du groupe Victorine B. de la FA pour *Le Monde Libertaire*, c'est parce que derrière vos propos, dans votre œuvre, nous appréhendons le révolutionnaire, dans tout ce qu'il y a de « hors les normes ». Etes-vous d'accord pour « hors les normes » ?

ARRABAL — Je crois que « hors les normes », peut-être ; révolutionnaire, c'est un grand mot ; c'est un peu prétentieux que je dise moi-même que je suis un révolutionnaire. C'est aux spectateurs, aux gens qui sont autour de moi, de dire si je suis révolutionnaire ou pas. Je me considère libertaire, ça c'est mon point de vue ; et plus le temps passe, plus je pense que l'année 2000 sera un monde libertaire.

— Vous êtes irrévérencieux à l'égard de tous les tabous et conformismes. Pouvez-vous expliquer pourquoi ?

— Irrévérencieux... difficile pour moi de dire que je suis irrévérencieux. Etant éduqué dans le monde où j'ai été éduqué, avec les contraintes que j'ai reçues, je suis instinctivement, normalement comme le poisson dans l'eau dans l'irrévérencieux. Ça ne me coûte aucun travail ; au contraire, je ne peux m'imaginer que de cette manière, puisque l'ordre moral, les valeurs religieuses, patriotiques m'ont été mis dans la tête d'une manière différente peut-être que vous en France, de telle manière que les gens de mon époque, surtout en Espagne, étaient « un » entre la masse. C'était normal. On nous a appris la religion, la patrie à coups de crosse ; c'est instinctif l'irrévérencieux. En France, la situation était un peu moins sévère qu'en Espagne, surtout à l'époque de mon enfance.

— Vos personnages, sadiques presque toujours, sont aussi presque toujours inconscients jusqu'à l'innocence. Je pense à Jérôme et Vincent de *Cérémonie pour un Noir assassiné*. L'homme (et la femme) en situation est-il ainsi à vos yeux ?

— Sadiques... innocents ? Je crois que les personnages que je décris, s'ils avaient su qu'ils étaient sadiques, ces hommes, ils seraient très troubles ; c'est un homme qu'ils ne connaissent pas, que j'ai bien connu dans ces moments et dans ces lieux. Ils ne connaissent pas ce mot. Peut-être en effet il y a un peu de sadisme ; mais il est certain que c'est avec beaucoup d'innocence ; il est certain qu'il y a un côté animal, un côté de tendresse poussé à l'infirmité qui les mène à une envie de possession tellement forte qu'elle les conduit au sadisme. Je crois qu'avec leur générosité, ils seraient surpris de savoir le mal qu'ils peuvent faire et ils ne le souhaitent pas en tout cas.

— Ils sont tellement gentils, ils tuent tellement gentiment que c'est agréable... Vous dites quelque part dans un interview je crois, que faute de vivre des aventures, vous les inventez ; que celui qui vit des aventures n'a pas à les écrire. Etes-vous sincère ? Vos rêves, transposés au théâtre, ne sont-ils pas une part de votre vie ?

— Là j'irais plus loin. Je pense que le théâtre dans mon cas c'est une « catharsis », c'est un grand mot, c'est une guérison impossible s'il n'y avait pas eu le théâtre pour l'impossibilité où je me trouve de vivre des aventures. Ce n'est pas que je ne souhaite pas de vivre des aventures ; si j'avais eu un physique de Gary Cooper, j'aurais vécu ces aventures, mais en vivant ces aventures je me serais trouvé un peu ridicule, donc j'ai refusé ces aventures. Mais ces aventures, je puis les vivre en écrivant, donc je n'ai pas la frustration que j'aurais pu avoir. Je puis la surmonter à cause du théâtre. La création, c'était la catharsis dans mon cas. Et je crois, comment vous dire cela sans prétention, que ce serait exemplaire, pas seulement pour les malades comme j'étais, malade spirituel, malade psychologique, mais aussi disons, en n'étant pas démagogique, pour les métèques. Je crois que la création est à la portée de nous tous. Il arrive un art du Tiers-Monde, un art des gens comme nous qui n'ont pas fait d'explications de textes, de rédactions, qui n'ont pas connu Racine. Je me souviens qu'étant en Espagne - l'Espagne a beaucoup changé et est très proche maintenant de la France - mais dans l'Espagne où j'ai vécu, qui était assez barbare, dans le petit village où j'habitais, il y avait un berger. Je l'écoutais dire cette phrase : « comme ils savaient que c'était impossible, ils firent la chose ». C'est ce qui arrive à des gens de mon espèce : nous ne savons pas la difficulté qu'il y avait à faire du théâtre, c'est pourquoi nous avons osé le faire. Nous n'avons pas fait d'explications de textes sur Racine et Molière. La création, la culture, dans ce cas-là, est un moyen intéressant de libération pour soi-même et pour le groupe.

— En me disant cela, vous avez répondu à la question : « Le théâtre de Fernando Arrabal et l'éducation libertaire », la création étant un aspect primordial de cette éducation... Votre père, et par ricochet votre mère, ne sont-ils pas les grands inspirateurs de votre révolte ? Freud n'a rien à voir dans cette question.

— Mon père, c'est le grand personnage de ma vie ; et il est grand surtout - c'est un peu monstrueux ce que je vais dire - parce qu'il est mort, enfin on ne sait pas s'il est mort ; il a été condamné à mort, il s'est échappé de prison. Le temps a passé, probablement il est mort ; mais je crois que, comme il a disparu de ma vie, il est orné de toutes les grâces, de toutes les vertus ; si j'avais eu à le confronter avec la réalité, il aurait pu être diminué. Donc mon père pour moi, comme il est disparu lorsque j'avais 4 ans, il était le héros, le révolutionnaire, le poète ; il avait toutes les grâces, toutes les vertus. Et il est certain qu'il n'était pas comme ça, parce qu'il n'y a pas d'homme comme ça sur la terre. Toute ma vie, j'ai essayé d'imiter ces mythes, ces formidables mythes. Tiens ! dans le mot imiter, il y a le mot mythe... !



Photo : Arrabal le jour de son procès pour injures à la patrie (1967).

— Ce n'est pas la même racine, mais c'est joli. Et votre mère ?

— Pendant longtemps j'ai considéré que ma mère était coupable. Évidemment comme la mère-poule, elle a choisi de nous nourrir, de nous donner des carrières et tout cela, dans une Espagne si difficile. Et elle a été très complice de la situation politique. Je la considérais toujours coupable ; mais à la réflexion, maintenant que j'y pense un peu plus, la coupable n'était pas elle, mais la situation qui la poussait à cela. Elle, avec ce qu'on appellerait son instinct féminin - mais qu'est-ce que c'est que ça - elle a compris que le temps depuis l'Inquisition, la droite espagnole, la réaction espagnole, c'était quelque chose avec lequel on ne pouvait pas blaguer. Alors elle n'a pas essayé la moindre impertinence face à cette droite, surtout qu'elle, veuve ou femme d'un homme de gauche, elle aurait pu beaucoup en pâtir ; donc elle a collaboré énormément, mais je me demande si la situation n'était pas plus coupable qu'elle-même, elle n'a été qu'un reflet. En tout cas, elle n'était pas une femme qui n'a pas beaucoup réfléchi sur la situation ; elle n'avait pas un tempérament de luttense. Elle a préféré la survie. Si elle avait lutté, de toute façon elle aurait été broyée par la situation.

— Le théâtre, le vôtre, un autre, peut-il contribuer à la Révolution Sociale ?

— Oui. Je crois que le théâtre est minuscule, que c'est une chose minuscule. Je viens de passer quelque temps en Amérique. Il y a ce mot terrible : « Un tel vaut tant, vaut tant de dollars ». Alors le théâtre ne vaut rien, puis-que nous ne pouvons pas lutter sur ce terrain ; mais quand même, je pense - je ne veux pas être trop modeste - qu'il a une répercussion plus importante que finalement l'argent, l'aspect matériel qu'il fait bouger. Il faut quand même se tranquilliser et prendre notre mal en patience, car nous sommes minuscules.

— Tout à l'heure vous avez parlé de la création. C'est un aspect aussi de la Révolution. Actuellement on ne favorise pas, on étouffe les créateurs.

— Oui, la création n'intéresse pas, je vous parlais d'une année 2000 libertaire, comme j'imaginais et comme je

crois que cela va arriver finalement. On parle d'une dépolitisation de la jeunesse, je pense que c'est une prise de conscience de sa propre différence, de sa lutte contre les orthodoxies ; et je suis assez optimiste finalement.

— Moi aussi ! « La bulle d'air » de la « pierre de la folie » est-elle symptomatique de folie, ou au contraire de suprême lucidité : celle qui se rit de la condition humaine pour ne pas désespérer ?

— Oui. Je vous remercie de cette phrase. Je ne peux rien ajouter, j'aimerais que cela soit comme ça.

— Pourquoi reniez-vous presque Le ciel et la merde ? A mon sens, cette pièce est une contestation globale de l'Histoire contemporaine. Vous avez dit que si quelqu'un pouvait vous l'expliquer... !

— Il y a un petit côté, c'est une chose que la critique en France n'a pas très bien comprise. C'est que je suis quand même un paysan - maintenant je suis presque un parisien - mais il y a mes origines de paysan espagnol du XIX^e siècle. Et vraiment ça me choque, il y a trop de choses dans mon théâtre qui me choquent, et notamment cette pièce me choque beaucoup. A la relecture elle m'a choqué davantage que les autres, et je me suis dit : « Alors là, c'est terrible ». Comment j'ai pu écrire une chose pareille ? Il y a ce côté puritan.

— Vous avez la dérision d'un côté, de l'autre la scatologie qu'on vous reproche. Je trouve que cela va bien ensemble. Pourquoi mettez-vous de la scatologie dans vos pièces ? Est-ce qu'il y a une raison ?

— Pourquoi la refuser ? A l'origine je ne savais pas quelles étaient les lois du théâtre, donc je ne pouvais pas imaginer qu'il y avait des choses que je ne pouvais pas dire. Pourquoi on pouvait manger ; pourquoi on ne pouvait pas faire le reste au théâtre ? On m'a dit par la suite que ce n'était pas convenable. La scatologie ? On pourrait faire une étude sur la sueur, les larmes, le sperme, la urine dans mon théâtre. Et pourquoi ? Je suis un peu mal placé dans ce cas-là. Vous savez, il y a l'ornithologue et il y a l'oiseau... et je suis plutôt oiseau qu'ornithologue ; mais enfin... ce que je veux dire, je peux être surpris et même choqué par la suite, mais lorsque je travaille ici la nuit, je dirai que je travaille dans le nécessaire ; pour moi, ça me semble absolument nécessaire tout ce que je fais, pas du tout ni épatant ni pour surprendre ; mais ça me semble nécessaire pour la construction de la pièce, pour mon propos de ce moment.

— Là je ne parle plus à l'auteur dramatique, mais à l'homme. Est-ce que vous avez une position sur la femme, sur la lutte actuelle des femmes ?

— Oui, j'ai une position. Une fois de plus, je suis un homme du XIX^e siècle ; alors j'ai été éduqué dans une situation où la femme est restée à la maison pendant que l'homme allait travailler. Je fais remarquer que pour moi c'est presque impossible de supprimer, de faire éclater ce système dans lequel je vis. J'essaie de le surpasser intellectuellement, mais physiquement, instinctivement, le système médiéval espagnol, c'est celui dans lequel je me sentais le plus à l'aise. La femme soumise, l'homme très jaloux, un peu sadique, la femme soumise, masochiste, c'est mon rêve. Pour un homme comme moi, il faut faire vraiment un effort pour me dire que ce n'est pas possible, que c'est une mauvaise éducation que j'ai reçue, qu'il faut faire éclater.

— Arrabal, êtes-vous anarchiste ?

— Une fois de plus, c'est un grand mot. Comme c'est un grand mot, je préfère toujours dire le mot « libertaire ». Je me considère toujours très honoré lorsque les autres me disent que je suis anarchiste. C'est pour moi un grand honneur. J'aimerais qu'on me considère comme tel. J'ai toujours refusé de rentrer dans des organisations anarchistes, comme dans d'autres organisations, bien que c'est celles pour lesquelles j'aurais le plus de sympathie. Donc si un jour je cesse ma « non-militance » politique, je le ferai à travers le mouvement anarchiste. Mais en tout cas, surtout dans mon pays, il me semble l'espoir de mon pays ; dans mon pays il y a une plus grande tradition anarchiste qu'ici, il y a un mouvement beaucoup plus important, il y a les syndicats beaucoup plus forts de ce côté, et le peuple espagnol apprend beaucoup plus qu'ici où le mouvement anarchiste est moins influent, est plus microscopique.

— Hélas ! Merci Arrabal.

Entretien réalisé par
Marie-Madeleine HERMET
(Gr. Victorine B.)